



À la lumière d'hiver, de Philippe Jaccottet

Par Véronique Delfau

Étape 4 : Évaluation finale sous la forme d'une dissertation

Proposition de corrigé

À l'âge de 13 ans Philippe Jaccottet reçoit une édition de 1938 des *Poèmes barbares* de Lecomte de Lisle. Il déclare aussitôt « un goût instinctif et évident pour la poésie et le maniement des mots. » Adolescent, il a « la révélation confuse, mais très puissante, que seul le langage poétique pouvait rendre la vérité de ce qui est essentiel ». Il fait alors sienne une langue poétique authentique. Aussi, lorsque l'essentiel devient la mort de proches, il s'applique à lui rester fidèle, refusant de « singer la mort ». Et même si la main parfois tremble, il reste convaincu que « la poésie est l'aile qui nous empêche de nous effondrer ». Quel est donc le pouvoir de ce langage qui peut nous réconcilier avec le monde malgré la douleur de la perte, la tentation du renoncement à une parole claire ? Nous répondons que lorsque l'effondrement est lié à la mort, le doute s'instaure, mine « l'étoffe poétique » avant que la poésie ne triomphe, réparatrice.

1. Expérience de la mort et effondrement

• *Leçons, Chants d'en bas* : deux « livres de deuil »

La mort, indissociable de la vie, concerne chacun d'entre nous, et Jaccottet prend conscience de sa réalité alors qu'il perd son beau-père, Louis Haesler, figure tutélaire, puis sa mère. Il va alors tenter d'« être vrai » malgré la charge émotive et déclare : « je ne peux cacher le désespoir ou l'horreur que m'inspire parfois la mort ». Thème lyrique, parfois traitée sur le mode de la consolation, elle est à l'origine du tombeau qui immortalise et rend hommage au défunt. Jaccottet ne le dédaigne pas et dresse une stèle à sa mère dans le premier poème de *Chant d'en bas*, pièce rapportée : « Je l'ai vue droite et parée de dentelles / comme un cierge espagnol. / Elle est déjà comme son propre cierge, éteint. » L'adjectif « éteint », apposé au mot « cierge » répété, malgré la posture dressée et le délicat détail vestimentaire, signifie sur le mode de la comparaison l'extinction de la vie. Devenue « barque d'os qui t'a porté » c'est sous terre que le poète cherche à percevoir « les pleurs de celle qui est en dessous ». Une forme laconique de tombeau à Louis Haesler inaugure *Leçons* : « Qu'il se tienne dans l'angle de la chambre ». Le poète l'installe debout, paré de ses attributs, de ce qui fit « sa droiture » avant de célébrer plus loin « le maître », « modèle de patience et de sourire ». Or, « vient un moment où l'aîné se couche / presque sans force » et débute la lente et implacable agonie qui précède la mort : « Muet » « il n'entend presque plus » « il n'a plus affaire à rien ». « Plus aucun souffle ». La lumière d'abord mise en sourdine, s'éteint dans ces « livres de deuil » qui justifient l'affirmation exhaustive du poète : « toute poésie est voix donnée à la mort ».



• Terrassement et fond d'angoisse

« J'ai vu la mort au travail », écrit-il sur fond d'angoisse, alors qu'elle progresse et condamne l'aîné au rythme martelé des anaphores et allitérations : « acculé, cloué, vidé ». Soudain deux mots éclatent libérant les dentales et les sifflantes hérissées en contre-rejet : « Une stupeur / commençait dans ses yeux », la ponctuation explicative [:] annonce l'inéluctable qu'aucun mot ne peut nommer et que seul le démonstratif approche : « que cela fût / possible ». « Cela », il va tenter de le dire « en essayant d'être honnête », de le répéter pour éviter l'écueil du pathétique « cela ne tourne pas ». Et c'est le vacillement du cortège lexical funèbre. Pour traduire le sentiment d'oppression qui l'accable, terrassé, il convoque la figure massive de la montagne, enveloppante avant d'anéantir, accablante : « C'est sur nous maintenant / comme une montagne en surplomb », « Misère / comme une montagne sur nous écroulée ». Les mots qui désignent la douleur métallique, incisive de la mort, « hache dans l'aubier du cœur », entaillent alors les poèmes : « fer si tranchant, harpon, couteau ». Nul épanchement lyrique, nul euphémisme dans cette écriture, une simple lucidité participant de la volonté de partager une expérience commune, douloureuse, même si les mots se dérobent.

2. L'ébranlement poétique

• Le doute poétique

Quand les mots se taisent, la mort en creux habite le poème et fait vaciller toute certitude poétique, « Toutefois, on dirait / que cette espèce-là de parole. . . n'atteint plus son objet ». Soudain le poète perd les mots, « de nouveau ils font écran, je n'en ai plus / le juste usage ». Sa « bouche d'or » est scellée car « à quelque singerie que se livre le poète, / cela n'entrera pas dans sa page d'écriture. » Jaccottet refuse toute poétisation de la mort et prévient : « N'attendez pas que je marie la lumière à ce fer. » *Chant d'en bas* reprend et file la réflexion amorcée dans *Leçons*, tout d'abord sous le titre de « Parler ». Sur le mode de la suite un questionnement poétique sourd, lestant les poèmes à « ras de prose ». La poésie semble vaine, démunie de ses ressources expressives, le poète est réduit à « tracer des mots sur la page », Jaccottet répudie la plainte orphique : « n'attendez plus qu'il chante avec ces clous dans la gorge » et ne semble plus croire à la magie suggestive des mots « et j'aurais beau répéter « sang » du haut en bas / de la page, elle n'en sera pas tâchée, / ni moi blessé. » Est-ce la fin de la parole poétique impuissante à coller à son objet ? Jaccottet ne ment pas : avec une grande honnêteté, il avoue ses doutes, explique ce sur quoi il bute ; de poème en poème il creuse une interrogation qui place sa parole au bord de la faillite : « Parler alors semble mensonge, ou pire : lâche / insulte à la douleur, et gaspillage / du peu de temps et de forces qui nous reste. » L'aveu désenchanté, qui enjambe et disloque ces trois vers, redouble les contre-rejets qui ruinent et jettent bas l'élan poétique. Au fil des pages, gagné par la tentation de congédier toute velléité lyrique, il déchire le tissu poétique strié de blanc, amenuise le vers, « comme si la parole rejetait la mort, / ou plutôt, que la mort fit pourrir / même les mots. » Et si muet, plein de stupeur, on assistait à l'effondrement poétique dans ces suites lacérées qui voient s'abattre les certitudes : « Y aurait-il des choses qui habitent les mots. . . et d'autres choses / qui se cabrent contre eux, les altèrent, qui les détruisent » ? Seule la tournure interrogative résiste au doute intrusif et laisse augurer un abri sous l'aile de la poésie.



• **Ténacité et poésie discursive**

Le principe de la suite maintient en effet la parole réflexive tout en risquant de la liquider. Malgré la perte de confiance, la crainte de n'être plus qu'« égout baveux », Jaccottet ne capitule pas « en [se] forçant à parler, plus têtu / qu'un enfant quand il grave avec peine son nom / sur la table d'école ». La butée ne suffit pas à le faire renoncer, un autre motif parcourt ses poèmes discursifs et les aligne en suite, celui d'une quête inflexible ponctuée de tâtonnements : « je cherche », « j'essaie », « je recommence ». Tous ces verbes cascaded au gré des pages, les éclaboussent d'une volonté poétique qui ne tarit pas, tantôt isolée, tantôt communautaire portée par l'anaphore et l'impératif : « « cherchons encore par-dessous / cherchons plus loin, là où les mots se dérobent », « cherchons plutôt hors de portée ». Consentement au doute, à l'ignorance, cette poétique de l'insaisissable que « l'illimité accouple ou déchire » relève d'un geste créateur aussi hésitant que volontaire, inscrit dans le titre « Dis encore cela » de la première suite d'*À la lumière d'hiver* : « J'insiste quoique je ne sache plus les mots, / quoique ce ne soit pas ainsi la juste voie. » Malgré le terrassement « quelque chose n'est pas entamé par ce couteau », aussi trouve-t-il la force de regarder la mort tout en prenant des notes dans son carnet, confiant : « de correction en correction, j'ai essayé d'être au plus près du réel ». Là est la leçon de vérité, leçon d'attachement opiniâtre qu'il nous donne et qui constitue le ressort d'une parole inextinguible, distillée en suites poétiques.

3. La poésie salvatrice

• **Prendre le risque de la vie, de l'écriture**

Parce qu'il est au plus près de la vérité, qu'il rend compte de chaque étape vécue, ses livres tracent aussi un parcours de sortie du deuil. Après avoir frôlé l'effondrement, la nécessité de maintenir une parole contre « le mufle de la mort » a orienté le poète vers un possible redressement. Parce qu'il a « plutôt le cœur endurent », il va parvenir à sortir de l'espace confiné, « je me redresse avec effort et je regarde ». Tous les sens sont convoqués dans cet éveil au monde. Parce qu'il a « relevé les yeux » il va « se risquer dehors » malgré « le jour hérissé d'oiseaux ». La réconciliation avec le monde passe par cette ouverture timide, courageuse, cette marche que le rejet rend difficile à franchir : « si c'était, oui, ce simple pas risqué / dehors ». La sortie au jardin délimite un espace enclos, rassurant : « je fais ces quelques pas avant de remonter », vivifiant puisqu'il y puise la force et demande à se vêtir d'« une fourrure de soleil » pour franchir « comme une eau fraîche et rapide [la] vie ». Pour ce faire, de simples gestes d'« écolier » sont requis à titre personnel « j'écoute », « j'apprends » ou comme conseils, « écoute, vois », « écoute mieux » ; ils traduisent une disposition d'accueil à l'instant, « je voudrais être simplement dans une poétique de l'immédiat », écrit-il, accueil aux choses élémentaires de la nature, dans le discret frémissement des sifflantes : « je sors dans la nuit / je sors enfin, je passe, et le temps passe / aussi la porte sur mes pas ». Pour prendre le risque de l'écriture « en défi aux bourreaux », il faut « habiter poétiquement le monde », se laisser ensemer, « mais on ne sait comment, mêlé au monde que nous traversons ».

• **La poésie réparatrice**

À la question posée « Pensée subtile, mais quelle pensée, / si l'étoffe du corps se déchire, la recoudra ? », il répond dès les derniers poèmes de *Leçons*. Son écriture va alors montrer sa vocation à réparer les déchirures. « Ouvrage de dentellière », le poème « comme la feuille de papier près de la flamme » accepte le dépouillement, « se rétracte, se racornit, / s'effrange ». Sa nouvelle lecture du monde est tamisée par la lumière d'hiver : « je préfère utiliser des mots sobres pour qu'au travers passe quelque chose de l'ordre de



la lumière », confie Jaccottet. Les mots passent « par le chas de la plaie » et ressortent épurés, ouverts sur un autre espace poétique : « les mots devraient-ils donc faire sentir / ce qu'ils n'atteignent pas, qui leur échappe, / dont ils ne sont pas maîtres, leur envers ? ». En quête d'une expression qui conjointement condense et densifie la pensée, capte « l'insaisissable aura » et « demeure ainsi suspendue », Jaccottet rencontre l'éclat du haï-ku. « L'illimité accouple ou déchire » ; désenfilé, ce vers défie l'aphorisme. Fils coupés, isolés, ces fibrilles, déposées sur la page de plus en plus blanche qu'effiloche l'hétérométrie, fouettent la pensée faisant ainsi « germer / un blé inépuisable ». Car c'est bien d'une semaison poétique qu'il est question. En égrenant ces vers réflexifs, taillés au plus près de la forme la plus ajustée, il cherche à capturer l'imperceptible, « ce que peut rapporter de son, de sens et de mots une haleine, un souffle, ou le battement d'aile d'un éventail », selon les mots de Barthes définissant le haïku. Ouvrant les yeux, à l'écoute du battement poétique du monde, il réalise que « le noir n'est plus » ; au terme d'une réflexion sans ménagement, évidant « une parole pas très au-dessus de la prose », il parvient à recoudre un tissu élimé. La dentelle poétique grâce à ses formes ajourées a recousu ce qui est déchiré : « des images quand même passent / elles réparent l'espace ». Sous les ciseaux de l'épure, elles ont trouvé « un chemin qui ne soit ni imposture... ni le geignement de l'outil émoussé ». Et le poète remailleur « relie, tisse en hâte » « tresse un abri » pour les mots nus et sobres. La poésie déploie ainsi son aile protectrice au-dessus du poète confiant, qui s'engage : « rallumant la lampe, reprendrai la page / avec des mots plus pauvres et plus justes, si je puis ».

Conclusion

De *Leçons* à *La lumière d'hiver*, de « corrections en corrections » Jaccottet, quoiqu'« instruit[s] au fouet » par la mort, trace un itinéraire poétique patient, persévérant, en quête de « ces moments de bonheur qu'on retrouve dans les poèmes ». Avec pour devise « L'effacement soit ma façon de resplendir », il oscille entre la tentation de renier une parole poétique illusoire et la volonté de la reconquérir « plus loin » « hors de portée ». En coupant, retouchant, remaillant l'étoffe poétique dans ses recueils sous le signe du doute et du tâtonnement mais jamais du renoncement, essayant encore, Sisyphe infatigable, il finit par démontrer le pouvoir orphique d'une poésie chevillée au cycle de la vie et de la mort, « Graine dans la loge de nos cœurs », germe d'une semaison à venir.